

LA PLACE DES COLONIES DANS L'ESPACE CULTUREL DE LA FRANCE DU XIX^e AU XX^e SIECLE

Jean-Yves Mollier

Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines,
Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Résumé : Cet article voudrait illustrer la position paradoxale de l'empire culturel bâti par la France au cours des derniers siècles. Alors que celui de l'Angleterre épouse les frontières de son *imperium* et s'étend à ses colonies historiques, celui de la France s'en distingue radicalement. C'est en effet davantage en Amérique du Sud qu'en Afrique que la littérature française du XIX^e siècle a été lue, dans le texte ou en traduction, et c'est là encore qu'aujourd'hui la *french theory* ou la culture française font figure de référence, quand ce n'est pas de modèle. Quant aux écrivains issus des anciennes colonies françaises, c'est toujours à Paris qu'ils demandent le blanc seing, la couverture des Editions du Seuil ou de la librairie Gallimard, qui leur permettra d'obtenir une véritable reconnaissance dans leur pays.

Mots-clés : colonies – empire culturel – impérialisme – littérature monde

Abstract : This article aims at emphasizing the paradoxical position of the cultural *imperium* built by France over two Centuries. Whereas the one set up by the British follows the boundaries of its Empire and extends over its historical colonies, that of France is radically different. Curiously it is much more in South America than in Africa that XIXth Century French literature was read, in its original version or translated and it is on that continent that the French Theory or French culture are considered as references, when they are not taken as models. As for the writers coming from the former French colonies, it is always in Paris that they come for recognition – a cover page of Le Seuil or Gallimard – which will give them true fame in their own country.

Keywords : colonies – cultural imperium – imperialism – worldliterature

Alors que l'Angleterre a construit son espace culturel à partir de son empire colonial, la France a distingué soigneusement son *imperium* culturel des territoires soumis à sa domination. Peut-être parce que la langue française, devenue la langue de la diplomatie, s'était imposée dans la plupart des cours européennes au XVIII^e siècle, le pays phare du mouvement des Lumières a été progressivement amené à considérer que son influence intellectuelle l'emportait sur toute autre considération. Napoléon I^{er} faillit compromettre le rayonnement de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert en exportant la Révolution française par les armes mais son combat contre l'absolutisme rencontra des sympathies aussi bien dans les pays germaniques que dans les États qui composaient alors l'Italie. L'Espagne résista à l'invasion militaire mais, en Amérique latine, Simon Bolivar s'inspira des idées des Lumières et des principes de 1789 pour briser la toute-puissance de l'empire espagnol. C'est d'ailleurs la littérature française qui fut la plus lue au XIX^e siècle dans cette partie de l'univers au point d'inspirer à Carpentier, à Amado ou à Neruda au XX^e siècle une immense affection pour la France et sa capitale, Paris (Brunel, 1986).

Du fait de cette construction originale d'un empire culturel dont les frontières n'épousent pas, ou peu, celles de la colonisation traditionnelle, la France bénéficiera jusque tard dans le XX^e siècle d'un capital de confiance inentamé auprès des élites culturelles des peuples recouvrant leur indépendance. Paradoxalement, son refus d'accorder la liberté aux Vietnamiens et aux Algériens après 1945 ne devait pas compromettre son image de patrie des droits de l'homme qu'elle continue à revendiquer haut et fort. En raison de l'engagement de ses intellectuels les plus en vue, Jean-Paul Sartre, Louis Aragon, Paul Eluard, mais aussi Michel Foucault, Pierre Bourdieu et Jacques Derrida, au service des causes les plus nobles, la décolonisation, les mouvements de libération nationale ou le tiers-mondisme, la responsabilité de ses gouvernements dans la poursuite de deux guerres coloniales ne parvint pas à atteindre en profondeur ce pouvoir d'attraction. Même si Alger et Dakar auraient sans doute souhaité remplacer Paris dans le rôle de capitale culturelle de l'ex-empire colonial francophone et si Bruxelles et Montréal essayèrent également de relayer ou de remplacer la Ville Lumière, Paris est demeurée après 1981 le centre névralgique de la République mondiale des lettres (Casanova, 1999). Celle-ci semble vouloir aujourd'hui attribuer une fonction plus importante à la *world-literature* que diffusent les groupes éditoriaux anglophones et l'on peut apercevoir les prémices d'un polycentrisme plus respectueux des différences et des apports de chacun à la culture universelle. Toutefois la culture française aura réussi ce tour de force d'être sortie indemne des grandes crises d'identité qui ont affecté l'Union Soviétique, les États-Unis, l'Allemagne ou l'Italie au XX^e siècle.

En raison de cette histoire très particulière, un *sonderweg* culturel pourrait-on dire, l'empire colonial français n'a pas été le lieu d'un affrontement idéo-

logique ni celui d'un combat très offensif pour asseoir l'hégémonie de la métropole en matière d'éducation ou de définition des modèles culturels. Lorsque les radicaux au pouvoir après 1900 s'orientèrent vers un anticléricalisme destiné à limiter les pouvoirs de l'Église catholique en France, ils ne songèrent nullement à enlever aux Pères blancs d'Afrique et aux divers ordres missionnaires leurs prérogatives en matière d'alphabétisation des populations indigènes. Jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle, ce sont les pasteurs protestants puis le clergé catholique qui prendront la défense des Kanak en Nouvelle-Calédonie et Jean-Marie Tjibaou devra à son passage au séminaire des îles du Pacifique l'essentiel de sa culture indépendantiste. En Afrique francophone, l'influence de l'Église sera grande sur les élites portées au pouvoir après 1960, de l'abbé Fulbert Youlou au Congo-Brazzaville au président de la Côte d'Ivoire, Félix Houphouët Boigny qui voulut faire de sa ville natale, Yamoussoukro, une réplique de Saint-Pierre de Rome et du Vatican. D'une certaine manière, sa position de « Vieux sage » africain contribuait à favoriser la politique néocolonialiste de la « Françafrique » (Vershavé, 2001) alors que, au début de sa carrière politique, il avait inscrit le Rassemblement démocratique africain (le RDA), son parti politique, dans une perspective marxiste de lutte de classes et une vision bolchevique de la révolution nationale qui rejetait le modèle français (Gabriel, 1983).

Un empire culturel indépendant de l'imperium politique

Si l'on s'amuse à esquisser les contours de l'empire culturel français des années 1760 à 1980, on voit se détacher nettement l'Amérique latine en tête des régions du monde où s'exerça ce magistère. Rousseau y fut lu très tôt, davantage encore que Voltaire et, au XIX^e siècle, les écrivains français les plus populaires furent naturalisés espagnols ou plutôt castillans au point que l'on ne parla plus que d'*Alejandro Dumas* (*Alexandre Dumas*), de *Pablo Feval* (*Paul Féval*) et d'*Eugenio Soue* (*Eugène Sue*)¹ pour exprimer son admiration envers ces feuilletonistes de génie. Les ouvriers des fabriques de tabac de l'île de Cuba baptisèrent *Monte-Cristo* l'un de leurs plus fameux cigares pour remercier *Dumas* de leur avoir offert ce chef d'œuvre d'aventures romanesques dont ils lisaient les épisodes dans *El Correo de Ultramar*, un périodique qui les publiait depuis 1842 tant en français qu'en traduction. Jorge Amado, quant à lui, se réclamera un siècle plus tard d'Émile Zola pour chanter la *Bahia de todos os santos* et exprimer sa certitude que le réalisme constituait un outil efficace pour peindre la misère de son pays. Au-delà de ces exemples bien connus, le Brésil des années trente demanda à la France de l'aider à construire son université natio-

¹ La déformation tient compte de la prononciation de leur nom en espagnol.

nale et, jusqu'aux années 1960, l'Argentine se contentait de traduire et d'adapter les livres scolaires français pour instruire sa jeunesse. Il en était en partie même au Mexique où le best-seller des livres de lecture, *Le tour de la France par deux enfants*, y fut traduit et adapté (Mollier, 2001 : 47-72). Les écrivains sud-américains les plus prestigieux des années 1850-1950 enfin ne cessèrent de proclamer leur dette envers Paris dont Victor Hugo avait voulu faire la capitale de l'Humanité (Brunel, 1986).

En dehors de ce continent dans lequel on trouve chez Hemingway et même chez les poètes de la négritude bien d'autres traces d'attachement au modèle culturel français, l'Europe de l'Est témoigne également de la force de ce magnétisme. Il suffit ici de citer trois écrivains roumains, Ionesco, Cioran et Tristan Tzara, qui ont choisi de s'exprimer en français, le Tchèque Milan Kundera ou le Russe Andréï Makhine, pour comprendre la force de ce tropisme. L'acuité des luttes politiques dans ce pays de 1789 à 1968 a contribué, comme l'avait aperçu Karl Marx, à attirer l'attention des hommes désireux de libérer leur nation et le basculement de l'Allemagne dans le nazisme, en 1933, a encore renforcé le courant d'émigration vers Paris. C'est là qu'en 1935 les écrivains et les artistes révolutionnaires, de Bertolt Brecht à John Strachey ou Boris Pasternak, vinrent crier leur refus du fascisme (Teroni & Klein, 2005). Après 1960, c'est certes à Stockholm que Bertrand Russel et Jean-Paul Sartre installèrent le tribunal chargé de juger les crimes de guerre américains perpétrés au Viet Nam, mais c'est à Paris qu'Angela Davis et Nelson Mandela provoquèrent les manifestations de solidarité les plus massives du monde occidental.

Les colonies dans l'espace culturel français

Il suffit de comparer le dynamisme des universités installées par le colonisateur britannique dans son empire avec la faiblesse et le manque de moyens criant de leurs homologues des colonies françaises pour mesurer le fossé qui sépare les deux modèles². En Inde comme au Nigéria, les envoyés de Victoria ont fait naître de grands établissements universitaires et encouragé les élites locales à venir se former à Oxford ou Cambridge (Viswanathan, 1989) alors que les rares universités de l'empire français, Alger ou Dakar, n'accueillaient qu'un nombre infime d'étudiants indigènes avant 1960. Pire, l'École de la France d'outre-mer, ancêtre de l'ENA, ne forma guère qu'un gouverneur issu des colonies, Félix Eboué, un temps le beau-père de Léopold Sédar Senghor³, et l'ab-

² On considère généralement que c'est le *Charter Act* de 1813 qui a enclenché le processus d'anglicisation des élites coloniales en Inde (Viswanathan, 1989).

³ Si l'on met à part René Maran, Antillais né en Guyane, prix Goncourt 1921 avec *Batouala*.

sence de cadres de haut niveau se fit cruellement sentir au moment des indépendances. En Algérie comme en Afrique équatoriale ou occidentale et à Madagascar, l'analphabétisme était massif au milieu du XX^e siècle et l'effort des communautés religieuses et des ordres missionnaires n'avait pas été suffisant pour remédier à cette situation. C'est d'ailleurs plutôt dans la formation d'un clergé autochtone que cette entreprise fut couronnée de succès mais, ici, c'est le modèle romain qui l'emporte et non celui de la France, très en retard de ce point de vue malgré la bonne volonté de certains instituteurs, de quelques administrateurs locaux et des cercles marxistes qui, dès 1940, furent à la base du mouvement indépendantiste en AOF (Suret-Canale, 1972).

Ici encore, on ne peut que constater le caractère paradoxal de l'effort réel, et de grande ampleur, qui fut entrepris par l'Alliance française, dès 1883, pour doter le monde entier d'un réseau d'écoles francophones et la faiblesse des moyens mis en œuvre dans l'empire proprement dit (Chaubet, 2006). La Turquie, la Syrie, la Grèce, l'Amérique latine et les États-Unis, voire Hong Kong et Shanghai, furent mieux loties que le Dahomey, le Tchad, le Niger ou la Mauritanie et Madagascar. Aveugle et sourd face aux revendications qui montaient de l'empire et qui s'exprimaient parfois de façon sanglante comme à Yen Bey en 1930 (Andrée Viollis citée in Biondi, 1992), le pouvoir central refusait de voir que c'est dans cette partie du monde qu'il compterait les lecteurs les plus fidèles et le public le plus attentif s'il acceptait de les former dans cette perspective. Vendant ses livres davantage hors de son empire que dans celui-ci puisqu'en 1913 la Belgique compte pour 19% dans les exportations d'imprimés, l'Amérique latine pour 13%, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse pour 9 % chacune, contre à peine 9% pour l'ensemble des colonies (Marseille et Godechot, 1997 : 373-382), la France tardait à envisager les changements qui allaient affecter le monde après 1918. Or, c'est précisément à Versailles, en 1919, que le congrès des puissances ayant remporté la Première Guerre mondiale devait adopter l'anglais comme langue de la diplomatie, à égalité avec le français, alors qu'à Vienne, en 1815, la France vaincue entendait ses ennemis, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, lui dicter dans sa langue leurs volontés en matière politique.

Peut-être est-ce d'ailleurs ce désintérêt pour la formation d'élites francophones à qui l'on inculquerait la vision du colonisateur, ses valeurs et ses normes, qui explique que les *subaltern studies* et l'essentiel de la littérature post-coloniale soient nées dans les limites de l'ancien empire colonial britannique. C'est en Inde qu'ont vu le jour les *subaltern studies*, à partir des réflexions de Ranajit Guha (Guha, 1982-1987 et Bhabha, 2007) avant qu'elles ne fassent tâche d'huile sur les campus américains, où, paradoxalement, ce sont les travaux des phares de la *French Theory*, Michel Foucault et Jacques Derrida, qui ont été utilisés pour donner corps à cette *deconstructing Historiography*. Si l'effort assimilationniste ou, simplement, éducatif, de la France envers les enfants

de la classe moyenne présente dans son empire avait été à la hauteur de celui de l'Angleterre, la situation eût sans doute été différente. Le fait que Jean-Paul Sartre ait préfacé les écrits les plus violents de Frantz Fanon contre le colonialisme donnait corps à l'idée que la vraie France était celle que revendiquaient ses intellectuels et que les gouvernements réactionnaires ou anticomunistes qui refusaient l'indépendance du Viet Nam et de l'Algérie n'étaient pas représentatifs de ses valeurs fondamentales.

Est-ce un hasard si celui qui passe pour avoir inventé le roman africain moderne, le Nigérian Chinua Achebe, est aussi l'un des représentants les plus illustres du mouvement de rejet viscéral des règles du canon littéraire occidental ? En écrivant *Arrow of God (La Flèche de Dieu)*, un conte igbo inspiré de la tradition africaine, il préparait le terrain d'une remise en question des normes esthétiques en vigueur jusque-là. Même si son autre roman, *Things Fall Apart (Le Monde s'effondre)* est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature universelle, Achebe avait préparé la voie des prises de position encore plus radicales du Kenyan Ngugi wa Thiong'o, demandant, en 1968, la fermeture du département d'anglais à l'université de Nairobi (Lazarus, 2006 : 160-164). En s'en prenant à la langue, considérée ici comme un acteur et non un sujet passif, capable de créer les peuples et de les transformer, il allait plus loin que les poètes français qui avaient forgé le concept de *négritude* à la fin des années 30 (Césaire, 2004). D'ailleurs après la Seconde Guerre mondiale, c'est en français, et dans des volumes publiés par les meilleures maisons d'édition parisiennes, Le Seuil ou Gallimard, que la génération maghrébine des années 50 – Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Albert Memmi, Driss Chraïbi et Kateb Yacine – se fit connaître et reconnaître (Katibi, 1968). Ne contestant ni l'univers imposé par la langue française ni la responsabilité du système dans l'absence de structures éditoriales en Afrique, ces écrivains entraînaient leurs confrères d'Afrique noire, Bernard Dadié, Sembène Ousmane, Jean Malonga, Camara Laye et Mongo Béti, à s'engouffrer dans la même voie (Mollier, 1994 : 373-394), et à réunir, à Paris, et en Sorbonne, dans l'amphithéâtre Descartes, sous l'égide d'Alioune Diop, le 1^{er} Congrès des Écrivains et Artistes Noirs du 19 au 22 septembre 1956⁴.

Le succès réel de ces œuvres écrites pendant que se déroulaient les deux guerres coloniales les plus éprouvantes de l'après-guerre, celle dite d'Indochine et celle d'Algérie, contribua à consolider l'empire culturel français en permettant à sa capitale, Paris, de demeurer le centre de la République mondiale des lettres (Casanova, 1999), tout en apprenant en quelque sorte le nationalisme littéraire à

⁴ Dix ans plus tard, le 24 septembre 1966, parlant à l'université Laval du Québec, Léopold Sédar Senghor affirmait que la décolonisation culturelle de l'Afrique francophone ne devait en aucun cas passer par une remise en question de la langue française, considérée comme intrinsèquement émancipatrice.

ses hôtes étrangers (Wilfert, 2002 : 33-46). Alors que New York tentait d'attirer le nouveau cours des échanges de droits de traduction et de substituer les romanciers états-uniens à leurs confrères européens, la présence de ces écrivains originaires de l'Afrique francophone au quartier Latin contribuait à renforcer le pouvoir symbolique de cette place forte littéraire. Comme Jean-Paul Sartre y régnait en maître et que les leaders tiers-mondistes du type de Frantz Fanon lui demandaient une préface ou sollicitaient son aide, on n'assistait absolument pas à une remise en cause comparable à celle qui secouait l'ex-empire britannique. De façon encore plus étonnante, il faudra attendre la toute fin des années 1990 pour voir l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma inventer une autre manière d'écrire les tragédies modernes de l'Afrique et annoncer ainsi une rupture avec le réalisme qui avait prévalu jusque-là (Kourouma, 1998 & 2000). Les travaux d'Edward Said sur l'orientalisme (1978) et ceux de Valentin Mudimbe sur *Invention of Africa*, dix ans plus tard, avaient de toute façon ancré l'idée selon laquelle la langue constitue le monde qu'elle est censée représenter, ce qui devait faciliter l'autonomisation des systèmes d'écriture à l'intérieur de la francophonie.

Un espace culturel original

Il serait vain d'oser prétendre que l'imaginaire des Français n'a pas été façonné par l'orientalisme et Edward Said a eu beau jeu de montrer à quel point, du *Voyage en Orient* de Chateaubriand aux tableaux de Delacroix sur *Les Femmes d'Alger*, les représentations de ce monde en partie colonial avaient contribué à forger le visage de l'Autre de l'Occidental. Toute une littérature de voyage se développa au XIX^e siècle dans le sillage de la colonisation et les territoires soumis à la violence du colonisateur inspirèrent bon nombre d'œuvres importantes. Les frères Tharaud, deux académiciens aujourd'hui en partie oubliés, Claude Farère et quelques autres poursuivaient le travail entrepris par Pierre Loti avec *Aziyadé* pour faire entrer cet espace dans la vision des Français. Le succès des expositions coloniales des années 1880-1900 et de celle de 1931, placée sous l'autorité du maréchal Lyautey, le colonisateur du Maroc, dit également la force de cet indigénisme culturel que seuls les surréalistes et les communistes essayèrent de combattre à cette date (Biondi, 1992). Toutefois, affirmer que les colonies remplissaient la totalité de l'espace culturel français serait tout aussi erroné et l'on ne peut manquer d'objecter ici à Edward Said qu'après tout l'empire est totalement absent de l'œuvre de Balzac et de Zola et que Hugo ne cède à l'orientalisme que dans la foulée de Byron pour aussitôt l'oublier (Said, 1980)⁵.

⁵ Edward Said (1980) fait remarquer que tous les écrivains du XIX^e siècle étaient très conscients de l'existence de l'empire. C'est sans doute vrai de l'Angleterre mais, à notre

Ayant fortement investi dans d'autres régions du monde où la littérature française, sa culture et son système éducatif s'exportaient bien, la France avait trouvé, avec le rayonnement de ses écrivains et l'engagement de ses intellectuels, un moyen original de tracer les contours de son empire culturel. Beaucoup moins contestée après les indépendances des années 60 que son homologue anglais, la culture française avait su secréter en elle-même, du côté des poètes surréalistes des années 20 et 30 puis chez André Gide, Jean Genet et Pierre Guyotat, sans parler de Paul Lafargue et de son pamphlet sur *Le droit à la presse*, une remise en question de l'impérialisme suffisamment forte (Biondi, 1992) pour que les écrivains africains acceptent le leadership de leurs aînés français, quitte à se plaindre du racisme de la population française. C'est beaucoup plus tard, après 1980, et en cédant à l'appel des *postcolonial studies* américaines que les littérateurs représentatifs de la créolité firent à leur tour le procès du centre et celui des canons de la langue française parlée à Paris. Le retentissement de cette campagne n'a pas été très grand et ce n'est que très récemment que des mouvements comme « les indigènes de la République » se sont mis à exprimer en termes très radicaux leurs refus d'une histoire écrite à Paris en fonction des intérêts et des valeurs de la métropole (Vergès, 2006, et, pour un point de vue opposé, Galissot, 2006). Peu relayée par des intellectuels africains, cette contestation venue des départements et territoires d'outre-mer illustre les progrès de la globalisation sans parvenir à modifier sensiblement le visage de la culture française dans le monde⁶.

Tahar Ben Jelloun, Maryse Condé, Edouard Glissant, Koffi Kwahulé, Amin Maalouf, Alain Mabanckou et quelques autres écrivains dont Erik Orsenna et Jean Rouaud ont récemment publié dans le journal *Le Monde* un manifeste intitulé solennellement *Pour une « littérature-monde » en français* qui annonce, étrangement, la mort de la francophonie alors que tous les exemples cités et une partie même de l'argumentation en soulignent la richesse et la diversité. Abdou Diouf a très bien vu la contradiction majeure qui sourd de ce texte, la confusion entre la Francophonie, l'organisme intergouvernemental, et la francophonie, c'est-à-dire l'espace informel qui unit volontairement tous ceux qui choisissent de s'exprimer en français, que leur pays soit ou non membre de l'institution « Francophonie ». Dans sa réponse publiée par le même quotidien parisien, le secrétaire général de l'Organisation de la Francophonie qui compte aujourd'hui près de soixante-dix États membres se félicite de la vigueur et de la diversité de l'es-

sens, inexact et exagéré pour la France, pays dans lequel les colonies n'ont représenté un enjeu majeur que dans les années 20 et 30 du XX^e siècle, ce que Said a totalement négligé en assimilant empire culturel français et britannique.

⁶ *Le Monde* du 16 mars 2007 pour le manifeste des écrivains et *Le Monde* du 20 mars 2007 pour la réponse d'Abdou Diouf.

pace littéraire francophone et il s'étonne, non sans malice, que les signataires du manifeste s'en soient pris à la francophonie au lieu de se réjouir de sa récente décentration par rapport à la seule littérature française. C'est là que réside en effet le changement majeur du début du XXI^e siècle et c'est précisément dans cette mutation que l'on peut apercevoir les signes prometteurs d'un renouvellement en profondeur des imaginaires issus de cet espace.

Au fond, si Victoria fut proclamée impératrice des Indes en 1876, c'est que l'empire était bien au cœur des représentations des Anglais pour qui le pays ne pouvait se penser sans ses colonies. Malgré l'éphémère projet de royaume arabe cher à Napoléon III mais vite abandonné, la France n'éprouva pas la même attitude vis-à-vis de ses territoires ultra-marins. Tous les efforts du Parti colonial, des ligues coloniales et maritimes, des milieux portuaires et des ordres missionnaires furent incapables de susciter un mouvement d'adhésion massif des populations à l'idéal colonial (Girardet, 1972). Le choc de Fachoda fut réel dans l'opinion à l'été 1898 mais la France céda à l'Angleterre les sources du Nil parce que, fondamentalement, l'empire n'était pas parvenu à prouver son caractère d'absolue nécessité aux yeux de la masse des habitants. Quand il y parviendra, après 1918 et en raison des pertes de la Première Guerre mondiale, il ne sera jamais en mesure d'y faire adhérer les plus grands intellectuels. Ce sont les écrivains de seconde zone, les frères Tharaud, Claude Farère, qui écriront les pages les plus favorables à la colonisation mais Pierre Loti lui-même avait protesté violemment, en 1883, contre l'engagement de la France au Tonkin, ce qui est significatif des réticences des intellectuels à se ranger complètement aux arguments des politiques. Peut-être parce que le royaume de leur véritable reconnaissance était situé ailleurs, en Europe de l'Est, en Amérique du Sud ou en Turquie, au Liban, en Syrie et en Egypte, éprouvaient-ils un besoin plus grand d'autonomie par rapport au rêve impérial et colonial. Paradoxalement, c'est cette distance avec les volontés du pouvoir qui fit obstacle à un réel investissement en matière de culture, et même d'éducation, aux colonies, ce qui évita à la France de voir des intellectuels africains réclamer la fermeture des départements de français dans les universités locales ou d'autres exiger une émancipation totale des écritures indigènes par rapport au français.

Références bibliographiques :

- BHABHA, Homi (2007). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. trad. fr., Paris : Payot.
- BIONDI, Jean-Pierre (1992). *Les anticolonialistes*. Paris : R. Laffont.
- BRUNEL, Pierre, dir., (1986), *Paris et le phénomène des capitales littéraires*. Paris : Presses de la Sorbonne, 3 vol.
- CASANOVA, Pascale (1999). *La république mondiale des lettres*. Paris : Seuil.

- CESAIRE, Aimé (2004). *Discours sur le colonialisme* suivi de *Discours sur la négritude*, rééd. Paris : Présence africaine.
- CHAUBET, François (2006). *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française (1883-1940)*. Paris : L'Harmattan.
- GABRIEL, Lisette (1983). *Le combat du Rassemblement démocratique africain*. Paris : Présence africaine.
- GALISSOT, René (2006). *La république française et les indigènes. Algérie colonisée, Algérie algérienne (1870-1962)*. Paris : Editions de l'Atelier.
- GIRARDET, Raoul (1972). *L'idée coloniale en France*. Paris : La Table Ronde.
- GUHA, Ranajit (1982-1987). *Subaltern Studies, I-V*. Oxford : Oxford University Press.
- KATIBI, Ahmed (1968). *Le roman maghrébin*. Paris : Maspero.
- KOUROUMA, Ahmadou (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris : Seuil.
- LAZARUS, Noël (2006). *Penser le postcolonial. Une introduction critique*. Paris : Editions Amsterdam.
- MARSEILLE, Jacques et GODECHOT, Olivier (1997). « Les exportations de livres français au XIX^e siècle » in *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, dir. MOLLIER, Jean-Yves, Paris : Editions de l'IMEC.
- MOLLIER, Jean-Yves (1994). « Paris capitale éditoriale des mondes étrangers » in *Le Paris des étrangers après 1945*, dir. MARES, Antoine et MILZA, Pierre, Paris : Presses de la Sorbonne.
- MOLLIER, Jean-Yves (2001). « La construction du système éditorial français et son expansion dans le monde du XVIII^e au XX^e siècle » in *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, dir. MICHON, Jacques et MOLLIER, Jean-Yves, Québec : Presses de l'université Laval / Paris : L'Harmattan.
- MUDIMBE, Victor (1988). *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*. Bloomington : Indiana University Press.
- SAID, Edward (1980). *L'orientalisme*, trad. fr., Paris : Seuil.
- SURET-CANALE, Jean (1972). *Afrique occidentale*. Paris : Editions sociales.
- TERONI, Sandra et KLEIN, Wolfgang (2005), dir. *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains. Paris, juin 1935*. Dijon : Editions universitaires de Dijon.
- VERGES, Françoise (2006). *la mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage*. Paris : A. Michel.
- VERSHAVE, François (2001). *La Françafrique. Le plus long scandale de la République*, Paris : Stock.
- VISWANATHAN, Gauri (1989). *Masks of conquest : Literary Study and British Rule in India*, Londres : Faber and Faber.
- WILFERT, Blaise, « Cosmopolis et l'Homme invisible. Les importations de littératures étrangères en France, 1885-1914 » in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 144, septembre 2002.